

Je dis qu'il ne faut pas confondre l'avoine écrasée avec l'avoine concassée, parceque les essais faits en France et en Angleterre avec l'avoine concassée n'ont amené aucun bon résultat. Le grain concassé, livre bien toute sa farine à l'alimentation; mais, comme le cheval l'avale sans le mâcher et mouiller de sa salive, il expose l'animal aux digestions incomplètes et aux inconvenients que présentent, en général, les aliments donnés sous forme farineuse aux animaux employés aux services pénibles.

Tandis que l'avoine écrasée par le procédé anglais conserve presque sa forme apparente, le grain est seulement aplati; son écorce, fendillée dans le sens de la longueur, laisse apercevoir la farine à travers des espèces de crevées; le grain, pour être complètement écrasé et broyé par les dents, exige un certain temps de mastication prolongé par la présence du foin et de la paille hachés. La glotonnerie habituelle à l'animal, qui le porterait à avaler trop rapidement son avoine, est arrêtée par la difficulté que lui font éprouver la paille et le foin hachés. Pendant qu'il broie le fourrage mêlé à l'avoine écrasée, le cheval imprègne celle-ci d'une quantité de salive suffisante pour rendre facile la digestion du bol alimentaire.

En hachant le foin et le mêlant à l'avoine, on évite la déperdition dont j'ai déjà parlé. Le cheval consomme forcément les brins les plus succulents comme les moins tendres. Rien n'est perdu. La paille hachée, qui n'entrait pas dans la ration de beaucoup de chevaux et qui servait seulement à les amuser, quand ils avaient le temps—peut faire partie de l'alimentation et économiser une certaine quantité de foin tout en fournissant une nourriture excellente.

En résumé, la théorie dit qu'au lieu de donner aux chevaux l'avoine en grain et le foin en bottes, il faut hacher les fourrages, y ajouter de la paille, écraser l'avoine, et leur donner le tout ensemble à chacun de leurs repas.

La pratique, à son tour, vient entièrement et complètement confirmer les données de la théorie.

Voici les détails que nous a rapportés de Londres le directeur de l'Ecole d'Alfort. Ce n'est pas un touriste qui raconte des impressions fugitives, qui rapporte des observations légèrement faites, c'est un de nos plus habiles vétérinaires qui a passé de longues journées à examiner et à étudier une question de sa compétence.

La Compagnie des omnibus de Londres occupait en 1857, lorsque M. Renault est allé étudier le nouveau régime alimentaire, 5,940 chevaux. La moitié environ des attelages, c'est-à-dire 3,000 chevaux était soumis au régime des fourrages hachés et de l'avoine écrasée; il était donc facile de juger, par comparaison, les effets des deux régimes.

Les chevaux rationnés suivant l'ancien système recevaient :

Avoine entière.....	19 lbs.
Foin entier.....	13 "
Total.....	32

Les chevaux rationnés suivant le système nouveau recevaient :

Avoine écrasée.....	16 lbs.
Foin haché.....	8 "
Paille hachée.....	2 "
Total.....	26

(A continuer.)

LS. N. GAUVREAU,

Sec. Trs. S. A. C. ; C. T.

Isle-Verte, 8 octobre 1862.

Rustico, Isle du Prince Edouard, 2 septembre 1862.

Monsieur le Rédacteur,

Comme vous avez invité vos lecteurs à vous faire toutes les questions qui peuvent les éclairer, ou vous suggérer, à vous-même, des observations utiles, je me permets de vous faire une question qui est d'une grande importance pour nous. Je sais que la différence des sols, et la quantité d'engrais divers

qu'ils exigent, vous empêchera de donner une réponse précise; mais considérant la valeur moyenne des sols, vous pourrez nous donner, au moins, une idée approximative de ce qu'il nous importe de savoir.

“ Qui dit ferme, dit bétail et vice versa; ” mais si le bétail est si essentiel à la ferme, pouvez-vous nous dire quelle est la meilleure proportion à garder pour la prospérité de la ferme et du fermier? En second lieu; sur une propriété de peu d'étendue, la brebis doit-elle être préférée aux bêtes à cornes, et en quelle proportion?

UN AGRICULTEUR ACADIEN.

“ Nous croyons, avec notre correspondant, que l'idée de ferme entraîne après elle l'idée de bétail; ou, comme dit Jacques Bujeault, en d'autres termes, que:

“ Sans fumier, il n'y a pas de bonne terre.”

“ Avec du fumier, il n'y en a pas de mauvaise.”

“ Sèmer sans fumier, c'est se ruiner.”

Maintenant, voici la première question que nous adresse notre correspondant: “ Quelle est la meilleure proportion à garder, dans le nombre du bétail, pour la prospérité de la ferme et du fermier? ”

Cette proportion est absolument dépendante de la quantité et de la qualité du fourrage, que fournit cette ferme; de plus, elle dépend encore de l'étendue du terrain qu'on destine au pâturage. Avant d'aller plus loin, voici un principe qu'il nous faut admettre en agriculture: c'est qu'il vaut mieux avoir dix bêtes bien nourries, que quarante qui ne mangent pas leur content. Mais, on dira peut-être: “ j'aurai plus de fumier de trente bêtes que de dix.” Voilà l'erreur où tombent tous ceux qui ne se rendent pas un compte exact de ce qu'ils font; et voici cependant, un fait incontestable: “ on a toujours du fumier en proportion de la quantité de fourrage consommée.” Ainsi, que l'on donne à dix bêtes à cornes, une certaine quantité de fourrage, elles nous donneront autant de fumier que vingt de ces animaux qui ne consommeraient que la même quantité de nourriture.

Ce que nous venons de dire du fumier, peut se dire du lait, et voici un fait à l'appui de ce principe:

M. Villeroy, célèbre agriculteur français, qui exploite une ferme de grande étendue, et qui fait beaucoup de prairies artificielles et de légumes pour le bétail, acheta un jour, douze belles vaches suisses. Ces vaches sont d'ordinaire, très-bonnes laitières. Ces douze vaches furent placées dans une étable, à part et très-bien nourries.

Un mois s'était à peine écoulé, que l'homme chargé du soin de ces animaux, qui avait une longue expérience, vint trouver son maître et lui dit: Monsieur, il faut que nous vendions six vaches.—Comment! et pourquoi voulez-vous que je vende mes vaches?—Monsieur, parceque, quand nous n'aurons plus que six vaches, nous leur ferons manger ce que mangent les douze; nous aurons autant de lait et de fumier, moins de peine pour les soigner, moins de chance de maladies et de pertes, et moins d'argent d'employé.

M. Villeroy, qui est un homme très-instruit, mais qui ne demande pas mieux, que de s'instruire davantage, car tous les jours